

# *Libretto*



ANTHONY SATTIN

UN HIVER  
SUR LE NIL

Florence Nightingale et Gustave Flaubert,  
l'échappée égyptienne

Traduit de l'anglais par  
FLORENCE HERTZ

*libretto*

Titre original:  
*A Winter on the Nile*

© Anthony Sattin, 2010.  
First published by Windmill Books, 2011.

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-365-9

*À ma mère, Mona,  
et en souvenir de mon père, Gerald Sattin.*

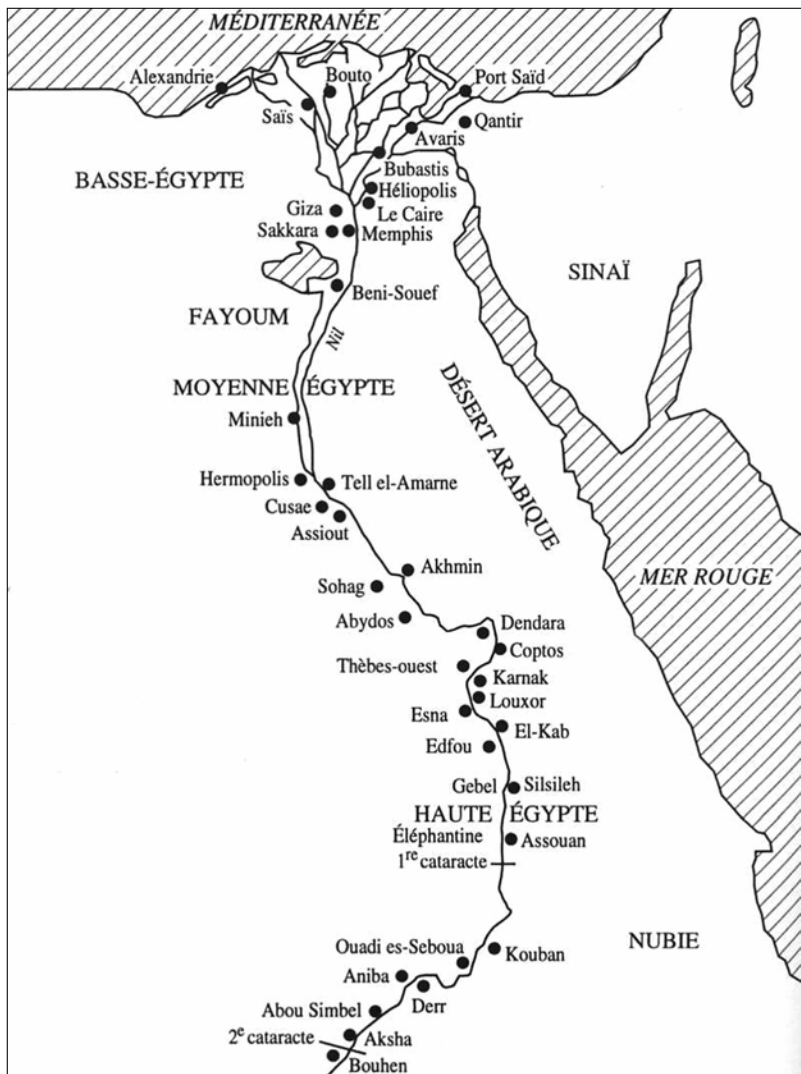


« On se demande comment les gens peuvent aller en Égypte et rentrer tranquillement chez eux sans rien changer à leur vie. »

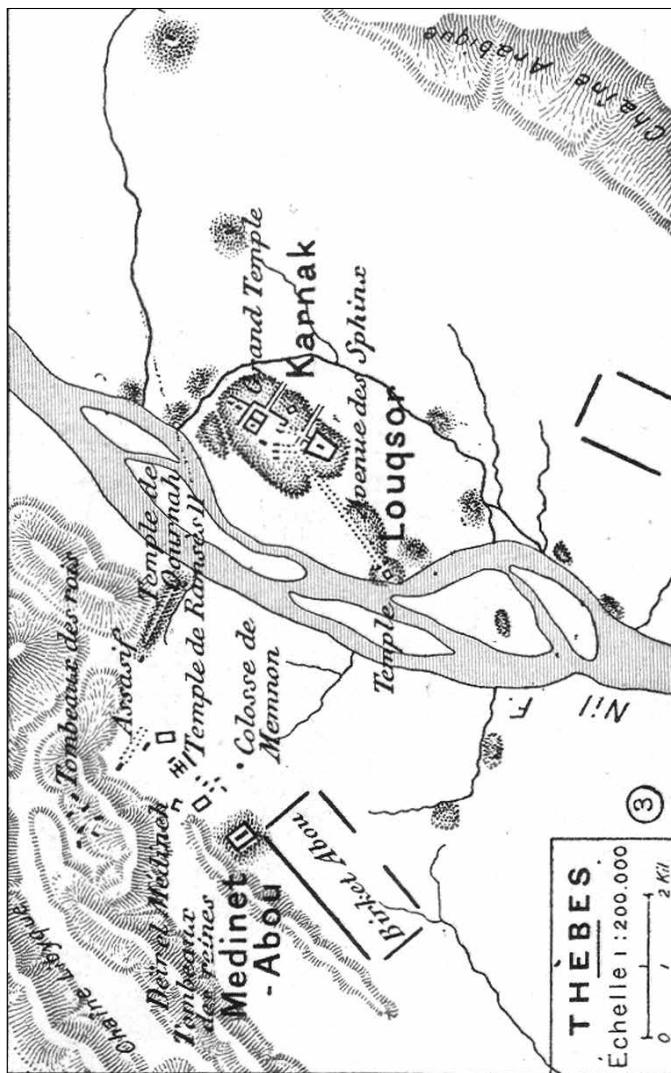
FLORENCE NIGHTINGALE  
Louqsor, 31 décembre 1849

« L'Orient, l'Égypte surtout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. À force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques. »

GUSTAVE FLAUBERT  
Le Caire, février 1850









## Introduction

### *La découverte*

C'est sous la grande coupole de la salle de lecture de la British Library que cette histoire commence. Sur les pages des catalogues lourds et épais, reliés de cuir, une multitude de bandelettes de papier ont été collées. Ces paperolles indiquent l'emplacement de millions de livres, de fascicules, de documents – irrésistible invitation au vagabondage dans ce temple de l'écriture du XIX<sup>e</sup> siècle. Je me trouvais dans l'ancienne bibliothèque du British Museum pour préparer un livre sur les voyages en Égypte, travail qui m'a occupé de longs mois à la fin des années 1980, quand, un beau matin, en tournant les pages, je suis tombé sur une entrée laconique : « Nightingale, F., lettres d'Égypte ».

Les grandes découvertes ne vous sautent pas toujours aux yeux, mais cette fois j'ai tout de suite compris l'importance de ce que j'avais trouvé. Je savais que Florence Nightingale s'était rendue célèbre pendant la guerre de Crimée et qu'elle s'était battue toute sa vie pour moderniser les soins hospitaliers et infirmiers en Grande-Bretagne, mais j'ignorais qu'elle était allée en Égypte, et qu'elle avait consigné ses impressions de voyage. Pourtant, j'ai immédiatement pensé à elle et su que le « F. » du catalogue signifiait « Florence ». J'ai rempli ma demande de communication et je suis retourné à ma place pour attendre.

Le temps est élastique. Les bons moments filent comme

l'éclair, alors que d'autres s'éternisent, comme ce fut le cas ce jour-là. À l'ancienne bibliothèque, le service était régulier mais lent. Une heure s'est écoulée qui m'a semblé durer la journée entière. Puis un bibliothécaire est venu déposer en silence une mince boîte d'archivage à côté de ma pile de récits de voyages.

Les *Lettres d'Égypte* consistaient en vingt-trois feuillets imprimés non reliés, qui ne portaient de nom d'auteur ni sur la boîte ni sur la page de titre. Elles avaient été écrites au cours de l'hiver 1849-1850 et avaient été imprimées quatre ans plus tard, vers l'époque où Florence Nightingale était allée en Crimée, pendant cette guerre qui devait la rendre célèbre. Le recueil était marqué de la mention « pour consultation privée seulement ». Un bibliothécaire depuis longtemps oublié avait identifié après coup l'auteur comme étant Nightingale, F.

Florence Nightingale croyait au destin. Aujourd'hui, dans ces temps de paix, alors que nous bénéficions d'un système de santé bien établi, une femme ayant les mêmes talents, la même force de caractère et animée par les mêmes désirs ne connaîtrait peut-être pas un parcours aussi spectaculaire. Si Florence Nightingale avait vécu de nos jours, il est probable qu'elle aurait travaillé dans le secteur de la santé, qu'elle aurait efficacement rempli ses fonctions dans l'anonymat, et puis qu'elle aurait pris sa retraite. Elle se serait peut-être mariée et aurait alors jonglé entre sa vie de famille et son travail. Et puis, qui sait, elle aurait peut-être été heureuse.

Dans d'autres circonstances, j'aurais aussi pu ignorer cette entrée du catalogue ou me contenter de mentionner en passant ce voyage dans le livre que j'étais en train d'écrire, comme je l'ai d'ailleurs fait. Mais il se trouve que je connaissais une éditrice qui était en train de constituer le catalogue de sa toute nouvelle maison d'édition. Ma découverte l'a immédiatement intéressée, et les quelques lettres que je lui ai montrées l'ont autant emballée que moi. Rien de ce que nous avons lu sur

Florence Nightingale ou entendu dire d'elle ne nous avait préparés à des textes aussi intéressants. L'écriture était belle, on y devinait une femme fougueuse et passionnée dont nous n'avions pas soupçonné l'épaisseur. Personne ne semblait non plus savoir à quel point ce voyage en Égypte avait été riche, lui avait ouvert de perspectives et avait eu un rôle déterminant dans son accomplissement personnel.

La biographie écrite par Cecil Woodham-Smith en 1950 consacre moins de trois pages à l'Égypte sans mentionner les lettres. Des biographes plus récents ont parlé de ce voyage, mais peu d'entre eux ont noté l'importance qu'il a revêtue pour elle, à l'exception du professeur Gérard Vallée, qui, dans le volume IV de la collection des œuvres de Florence Nightingale, note que cet intermède lui a permis de préciser ses objectifs, et a intensifié son dialogue avec Dieu. Florence Nightingale elle-même a tout de suite compris la portée qu'aurait cette expérience : dès le début de ce périple de cinq mois, elle se demandait « comment les gens peuvent aller en Égypte et rentrer tranquillement chez eux sans rien changer à leur vie<sup>1</sup> ».

Je n'avais d'affinités ni avec l'angélique Dame à la lampe<sup>2</sup>, ni avec la vieille dame acariâtre qui passa les cinquante dernières années de sa longue existence recluse dans sa chambre à œuvrer pour la réforme de la santé publique. Sa jeunesse, en revanche, me semblait fascinante. Florence était une jeune femme sérieuse pour qui la spiritualité jouait un grand rôle, mais qui était aussi vive et drôle. Elle avait connu une déception amoureuse, et se battait pour se libérer de sa famille, prête à renoncer à une vie confortable et très privilégiée pour accomplir une tâche qui lui tenait à cœur. Déterminée et indépendante, c'était une femme de notre temps.

La publication en 1987 à Londres et à New York des lettres d'Égypte de Florence Nightingale fut bien reçue par la presse. L'accueil le plus enthousiaste fut celui du *New York Times* qui y vit « un grand coup éditorial, en même temps qu'une

grande découverte pour l'égyptologie». Le critique ajoutait que c'était «peut-être le meilleur récit de voyage en Égypte jamais écrit». Les ventes s'envolèrent.

J'aurais pu en rester là, et me contenter de voir les droits d'auteur diminuer lentement au fil du temps, pour finir par n'en garder que de bons souvenirs. Mais le destin, ou le hasard, en a voulu autrement.

J'ai repris l'écriture du livre auquel je travaillais à l'origine, et j'ai continué de lire les mémoires d'autres voyageurs en Égypte. Parmi ces documents se trouvaient les écrits du grand romancier français du XIX<sup>e</sup> siècle Gustave Flaubert. Des extraits de ses textes sur l'Égypte, choisis et traduits par l'Américain Francis Steegmuller, avaient été publiés en anglais. Le *New York Times* avait dit des lettres de Florence Nightingale : « [Elles sont] encore plus intéressantes que les carnets et la correspondance joyeusement désordonnée de Flaubert. Enfin, mettons que Gustave Flaubert décrit mieux les bordels, et Florence Nightingale mieux les temples, mais elle écrit tout aussi bien. » Le critique Edward Said a reproché à Flaubert son impérialisme et son incapacité à imaginer le point de vue des Égyptiens. (Said ne mentionne pas Florence Nightingale, peut-être parce qu'il n'avait pas connaissance de son voyage en Égypte.) Il reconnaît malgré tout à Flaubert le mérite de décrire scrupuleusement les événements, les personnes et les paysages, et de prendre plaisir à leurs « bizarreries<sup>3</sup> ».

Je savais que Gustave Flaubert était allé en Égypte dans les années 1840, à peu près à l'époque du voyage de Florence Nightingale, mais ce n'est qu'au moment d'écrire le passage les concernant, en 1987, toujours sous la coupole de la British Library, que je me suis rendu compte que Flaubert était arrivé à Alexandrie quelques jours seulement avant Florence Nightingale, au mois de novembre 1849. En comparant la description qu'ils font de leur départ d'Alexandrie, j'ai com-

pris qu'ils avaient pris le même bateau, le même jour, pour Le Caire.

J'ai mentionné cette coïncidence à l'époque dans un article et l'information n'a pas échappé à quelques critiques avisés. L'un d'entre eux a même noté que, si j'étais parvenu à les faire monter dans le même bateau, je n'étais pas allé plus loin. Le défi était lancé, et m'a tarauté jusqu'à ce que je décide de le relever dans ce livre.

### *Les conséquences*

Florence Nightingale redoutait la célébrité. Elle se méfiait des conséquences d'une trop forte exposition publique, craignait d'en ressentir de la culpabilité, d'être écrasée par le poids des obligations mondaines, et elle préféra travailler dans l'ombre. Elle voulait seulement vivre sa vocation et réaliser la tâche qu'elle s'était assignée. La renommée lui vint malgré elle. Cinq ans après son retour d'Égypte, un an après son arrivée à l'hôpital militaire de Scutari sur les rives du Bosphore face au palais de Topkapı, elle était devenue l'une des femmes les plus connues du monde.

Le mythe qui s'est développé autour d'elle a d'abord été créé par la presse, puis célébré par le poète américain Longfellow dans ces vers bien connus :

*À jamais la Dame à la lampe éclairé  
Dans la grande histoire de notre terre  
Cette noble figure de la bonté,  
Et de l'héroïque féminité.*

Si son nom inspirait le respect, sa présence éveillait souvent la crainte, comme en témoigne Lady Emilia Hornby à

la fin de l'année 1855. À une réception de Noël donnée par l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Istanbul, cette noble dame vit avec admiration entrer l'angélique jeune femme, accompagnée par Lady Stratford, l'épouse de l'ambassadeur. « Oui, écrivit-elle dans une lettre à sa famille, c'était Florence Nightingale, la femme la plus connue et la plus admirée de notre temps. Je vous assure que je fus soulagée de ne pas avoir à lui parler à cet instant, tant la vue de son corps décharné me laissait sans voix<sup>4</sup>. »

De longs mois plus tard, au cours de l'été 1856, la paix revint en Crimée. Il ne restait plus à cette jeune femme « décharnée » qu'à rapatrier les infirmières qu'elle avait fait venir pour la seconder et à repartir. Une fois qu'elle eut terminé ses tâches administratives, elle organisa son retour en Angleterre en compagnie de sa tante Mai, qui s'occupait d'elle pendant qu'elle se dévouait aux soldats malades. Florence déclina l'offre du gouvernement britannique d'embarquer sur un vaisseau de guerre et préféra monter anonymement avec sa tante à bord du *Danube*, un paquebot qui faisait escale à Athènes et Messine sur le chemin de Marseille. La seule indication du statut particulier des passagères était la présence d'un envoyé de la reine Victoria qui devait leur faciliter le passage des frontières.

Le 5 août 1856, alors que le gouvernement et l'armée berçaient encore l'espoir de la ramener en triomphe, et que les journaux, ne sachant où elle se trouvait, se perdaient en conjectures, « Mrs et Miss Smith » quittaient Paris et arrivaient secrètement à Londres. Florence Nightingale passa la nuit au sud de la capitale, ayant promis de rendre visite aux sœurs du couvent de Berdmondsey, cinq d'entre elles ayant travaillé sous ses ordres en Turquie. L'après-midi suivant, elle prenait le train pour rentrer à Lea Hurst, la demeure familiale du Derbyshire. Elle arriva sans encombre jusqu'à la gare de la localité voisine, où elle fut finalement reconnue par une relation de la famille, Lady Auckland.



Les Nightingale savaient que leur fille cadette était sur le chemin du retour, ayant reçu ce que sa mère appelait « le trésor de guerre » de Florence. En effet, elle avait été devancée par un jeune mousse orphelin unijambiste ayant passé dix mois dans l'hôpital de Scutari où elle avait travaillé, par un autre orphelin russe du nom de Peter et par un chiot de Crimée que lui avaient offert des soldats reconnaissants. Dans ses courriers, la tante Mai avait averti la famille de l'horreur qu'inspirait à Florence l'idée d'un retour triomphal, et elle fut donc accueillie sans fanfare. « Quelques coups de cloche à la petite église de la colline, écrit sa sœur Parthenope, et une prière de remerciement pour son retour à la chapelle le lendemain, on ne pouvait faire plus discret<sup>5</sup>. »

Mais la reine Victoria ne l'oubliait pas. À peine deux semaines après l'arrivée de la jeune femme, Sir James Clark, le médecin attaché à la famille royale, lui écrivait pour l'inviter chez lui en Écosse. Il précisait que le grand air lui ferait du bien et, au cas où elle n'aurait pas saisi, ajoutait qu'il vivait tout près du domaine royal de Balmoral où la reine allait très bientôt venir séjourner : Sa Majesté n'était pas étrangère à l'invitation.

La reine Victoria désirait entendre de la bouche même de l'intéressée ce qu'elle avait à dire, loin des généraux et des ministres. La rencontre eut lieu à Balmoral le 21 septembre et on rapporta plus tard ce commentaire de la souveraine : « Je voudrais bien l'avoir au ministère de la Guerre. » Le prince Albert nota dans son journal : « Elle nous a exposé toutes les déficiences de notre système hospitalier militaire, et les réformes qui s'imposent. Nous sommes très satisfaits de son travail<sup>6</sup>. »

Elle fut priée de rester en Écosse. Les jours suivants, elle assista à un service religieux en compagnie de la reine, à un bal où elle fut placée près de la famille royale, et elle rencontra Lord Panmure, le secrétaire d'État à la Guerre. Quand elle

repartit munie de la promesse qu'une commission royale étudierait les besoins de l'armée en matière sanitaire, les doutes qui l'avaient accablée en Égypte s'étaient dissipés. Ses vicissitudes n'avaient pas été vaines : elle avait triomphé des difficultés.

Deux ans après ces entrevues avec la famille royale, Florence Nightingale devait publier un grand rapport sur l'organisation sanitaire de l'armée britannique (*Notes on Matters Affecting the Health of the British Army*), dans lequel elle présentait ses observations et ses réflexions sur la propagation des maladies infectieuses dans les hôpitaux militaires. Il fut suivi en 1860 par son ouvrage le plus célèbre sur les soins infirmiers (*Notes on Nursing*), qui définissait le rôle et les responsabilités des infirmières, et est encore d'actualité aujourd'hui. Elle ouvrit la même année l'école Nightingale pour la formation des infirmières à l'hôpital Saint-Thomas de Londres, financée par une souscription publique lancée en son nom pendant son séjour en Crimée, et qui avait réuni plus de cinquante mille livres sterling (plus de deux millions et demi de livres actuelles). Cette école et ces ouvrages ont institué les bases modernes de la profession d'infirmière.

Pendant que Florence Nightingale côtoyait la reine Victoria en Écosse, Gustave Flaubert était à Paris où, selon ses propres dires, il perdait « sa virginité d'homme inédit ».

Flaubert, qui avait alors trente-quatre ans, avait toujours voulu écrire. Plus que cela, il avait l'ambition de devenir un très grand écrivain. Fils d'un chirurgien réputé, Flaubert avait abandonné ses études de droit. Épileptique, solitaire, il se consacrait entièrement à son art, cherchant à atteindre la perfection littéraire. Depuis son retour d'Égypte cinq ans plus tôt, il travaillait à un roman ayant pour sujet l'histoire tragique d'une femme de médecin adultère en Normandie. Il vivait retiré près de Rouen dans sa maison familiale des

bords de Seine. Quand il ne travaillait pas à son roman, il écrivait de longues lettres à ses amis pour leur exposer ses difficultés d'auteur. Il souffrait d'un relatif isolement, car il ne vivait qu'avec sa mère et la jeune nièce qu'il élevait, mais son travail absorbait tout son temps, de l'heure du déjeuner jusque tard dans la nuit. Enfin, le 1<sup>er</sup> octobre 1856, alors que Florence Nightingale se trouvait encore en Écosse, le roman de Flaubert paraissait en feuilleton dans la *Revue de Paris*, une revue littéraire dirigée par son ami Maxime Du Camp qui avait voyagé avec lui en Égypte. Ils avaient pris leurs distances depuis leur retour en France, sans doute en partie parce que Flaubert n'était pas pressé de publier alors que Du Camp était partisan de s'exposer aux lecteurs coûte que coûte sans chercher la perfection. La parution de *Madame Bovary* fut accompagnée d'une publicité sur laquelle ils n'avaient compté ni l'un ni l'autre. Le procureur impérial poursuivit l'auteur et son éditeur pour outrage à la morale. Le procès, suivi d'un acquittement, attira l'intérêt du public et des critiques qui jugèrent *Madame Bovary* l'un des meilleurs romans de tous les temps. La carrière de Flaubert était lancée à grand bruit.

Malgré son ambition, il n'aurait pu se douter que, plus d'un siècle après sa mort, il serait toujours considéré comme l'un des plus grands auteurs de son temps. En 1853, alors qu'il écrivait *Madame Bovary*, Flaubert notait que « le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de faire rêver<sup>7</sup> ». Son grand mérite dans *Madame Bovary*, et, plus tard, dans *Salammbô* et *L'Éducation sentimentale*, fut de réussir tout cela à la fois, et ainsi de transformer l'art du roman.

J'avais donc la possibilité d'établir un parallèle entre deux des personnalités les plus connues du XIX<sup>e</sup> siècle, engagées sur des chemins distincts mais comparables. Les différences

sautaient aux yeux : Florence Nightingale était une femme de la haute société, issue d'une famille riche, ayant l'expérience du monde et beaucoup de relations. De son côté Gustave Flaubert, parce qu'il était un homme, jouissait de la liberté qui manquait tant à Florence Nightingale. Elle était attirée par l'univers silencieux des tombes et des temples, alors qu'il préférait l'animation des cafés et des bordels. Il n'empêche que les ressemblances surgissaient vite. Ils en étaient tous les deux à la même étape de leur vie, approchant de la trentaine, désespérant de jamais réaliser leurs ambitions, mais sur le point de réussir au-delà de toute espérance, ce qu'ils ignoraient bien entendu. Tandis que nous, nous savons que Florence Nightingale devait aller en Crimée et en revenir couverte de gloire. Nous savons que Gustave Flaubert allait rentrer en France pour écrire *Madame Bovary* et que ce livre, soulevant un scandale à la mesure de son importance littéraire, ferait de lui l'un des écrivains les plus connus de tous les temps.

Cette presque rencontre était fascinante, de multiples scénarios séduisants se présentaient à l'imagination. Florence Nightingale et Gustave Flaubert forment un couple délicieusement mal assorti qui n'aura été uni sous la même couverture que dans ce livre. Il m'arrive cependant de les voir tous les deux sur le Nil, compagnons de voyage, et d'envisager de scandaleux outrages à la morale à Louqsor, des scènes de séduction torrides et des nuits invraisemblables derrière les pyramides. Ils céderaient ensemble aux tentations de l'Égypte, fascinés l'un comme l'autre par son passé et sa sagesse. Mais je répugne à affabuler, et tout comme j'ai refusé la proposition d'un éditeur très sérieux d'écrire une biographie de Florence Nightingale visant à démontrer qu'elle était lesbienne (ce qui est faux), je ne me voyais pas non plus les lier plus qu'ils ne l'avaient été. Florence Nightingale, d'après ce que l'on peut savoir, n'a jamais adressé la parole à Gustave Flaubert, et n'a

sans doute même pas remarqué sa présence. De son côté, il semble qu'il l'ait observée, mais sans l'aborder. Pourquoi l'aurait-il fait ? Ils n'étaient que deux passagers parmi tant d'autres. S'ils avaient effectué ce voyage six ou dix ans plus tard, il en aurait peut-être été autrement. Mais en présence de chroniqueurs aussi talentueux, il est inutile de jouer avec les faits pour disposer d'une matière intéressante.

Florence Nightingale et Gustave Flaubert écrivaient beaucoup. Ils entretenaient une abondante correspondance avec leur famille et leurs amis, et rédigeaient des journaux et des carnets de voyage. Les écrits de Florence Nightingale sont depuis longtemps accessibles et maintenant très facilement consultables, mais il y a vingt ans il n'existait pas d'autre version des lettres d'Égypte que celle que j'ai trouvée à la British Library et que j'ai publiée. Ces lettres constituent la version officielle de son voyage, destinée à ses proches. Parallèlement, elle tenait aussi un carnet bleu conservé lui aussi à la British Library, de toute évidence uniquement destiné à son usage personnel. Ce journal révèle ses pensées intimes, qui en disent bien plus long sur elle que sa correspondance et trahissent ses angoisses. Un second journal fut découvert dans de curieuses circonstances, un carnet rouge commencé le 1<sup>er</sup> novembre 1849, le jour où elle prit le train pour aller de Londres à Folkestone, et qui se termine le 15 juillet 1850 au moment de son retour en Angleterre. C'est à la suite d'une émission de radio à laquelle j'avais participé en 2000 pour parler du voyage de Florence Nightingale en Égypte qu'il a été envoyé anonymement à Claydon House, la demeure de la sœur de Florence. Ce second journal contient le détail de ses déplacements. C'est dans ces pages qu'elle consignait les observations destinées à nourrir son abondant courrier. Tous ces documents sont maintenant réunis dans les œuvres complètes : *Collected Works of Florence Nightingale*, édition en plusieurs volumes rassemblée par une passionnée du

sujet, le Dr Lynn McDonald, le tome sur l'Égypte ayant été remarquablement édité par le professeur Gérard Vallée.

Gustave Flaubert n'avait aucune intention de publier ses carnets de voyage. Il fut plus que jamais convaincu de s'en abstenir après 1851, date de la publication d'un récit de ce périple par Maxime Du Camp, son compagnon de route, qui omit totalement de mentionner la présence de Flaubert. Du Camp lui ayant suggéré de relater lui-même leurs pérégrinations, ce dernier répondit que les écrits de voyages étaient «de la basse littérature», et que «les incidents recueillis en pays étranger pouvaient être utilisés dans un roman, mais non pas dans un récit<sup>8</sup>».

Flaubert écrivit régulièrement à sa mère de longues lettres, même s'il n'avait que de rares occasions de les poster. Il prenait aussi des notes de voyage dans des calepins dont un passage forme un récit intitulé *La Cange*, publié plus tard sous le titre de *À bord de la cange*. Le manuscrit autographe complet de 240 pages des carnets de voyage de Flaubert ne fut découvert que lors d'une vente qui eut lieu à Paris en avril 1989.

On ne peut, pour un livre dont la gestation fut si longue, remercier correctement tous ceux qui ont participé à sa création, mais je dois commencer par le commencement en citant Anne Furniss, qui m'a commandé le recueil des lettres d'Égypte: *Florence Nightingale's Letters from Egypt*, et David Fordham, qui en a réalisé la conception graphique. J'ai bénéficié des généreux conseils, de l'appui et des encouragements de Sue Baxter ainsi que du personnel du National Trust à Claydon House, et de Deborah Manley, du Dr Robert Morkot, et des membres enthousiastes de l'Association pour l'étude du voyage en Égypte et au Proche-Orient (Association for the Study of Travel in Egypt and the Near East, ASTENE), qui ont voyagé avec moi sur le Nil et ont répondu à mes questions par e-mail. Le Dr Lynn McDonald m'a contacté il y a

bien des années, au commencement de son immense projet d'édition, et m'a toujours soutenu depuis. Merci aussi au Dr Jason Thompson qui me fournit des informations depuis des années, et à Emily Weeks qui m'a généreusement fait part de ses connaissances sur J. F. Lewis, ainsi qu'à son père, le Pr Kent Weeks, un modèle pour moi.

Je remercie aussi les bibliothécaires et le personnel de la British Library, qui m'ont apporté les lettres de Florence Nightingale ainsi que bien d'autres livres et documents, et le personnel de la bibliothèque du Victoria and Albert Museum, du Museum and Art Gallery de Birmingham, et de la Wellcome Institute Library. Je dois une immense gratitude à Christopher Phipps, ancien bibliothécaire, et au personnel de la London Library où j'ai effectué mes recherches, lu, écrit, et trouvé refuge toute ma vie d'auteur. Merci aussi à Caroline Worthington, directrice de l'excellent Florence Nightingale Museum, et à Kirsteen Nixon, son assistante, qui m'a aimablement permis de voir certains des objets personnels ayant accompagné Florence Nightingale sur le Nil. Toute ma reconnaissance également à Christine Walker du *Sunday Times* et à Sarah Spankie de *Condé Nast Traveller*, qui m'ont permis de retourner en Égypte.

De nombreux amis m'ont aidé de mille et une façons, et à tous je suis très reconnaissant, surtout à Brigid Keenan et Alan Waddams, qui m'ont prêté une maison où j'ai pu écrire une très grande partie de ce livre, et à Adrienne Gaha, Tim Maguire et Brooke Fitzsimmons, qui m'ont donné l'espace et la compréhension dont j'avais besoin à Londres, ainsi qu'à Mark Skeet et Max Mulhern, qui ont effectué une lecture critique de mes premiers brouillons. Mon agent, Gillon Aitken, me donne depuis le début le bénéfice de ses bons conseils et de son expérience. Toute ma gratitude à Caroline Gascoigne qui a commandé ce livre pour Hutchinson, pour son indéfectible soutien et ses incomparables talents d'éditrice. Un

grand merci à Tess Callaway, Lynn Curtis ma préparatrice de copie, et au concepteur graphique Glenn O'Neill, qui ont participé à ce projet avec enthousiasme et compétence et m'ont apporté d'excellentes suggestions, ainsi qu'à toute l'équipe de Hutchinson.

Ma mère, Mona, et mon père, le regretté Gerald Sattin, m'ont toujours soutenu au cours de mes projets, et je leur en suis infiniment reconnaissant. Mais de tous ceux qui m'ont accompagné lors de l'écriture de ce livre, personne ne l'a fait d'aussi près que mes deux fils, Johnny Paris et Felix, qui ont été entraînés dans des tombes et des temples à Louqsor, des librairies à Paris et des bibliothèques à Londres, et que ma femme, Sylvie, qui a dû me partager avec les ombres de Gustave Flaubert et de Florence Nightingale. Ils ne m'ont pas beaucoup vu tous les trois pendant cette période, et eux seuls savent le prix que j'ai dû payer pour réussir à sortir cette idée de ma tête et à lui donner vie sur le papier.



## Premier pas

« Flo est tellement enchantée de tout que cela vous mettrait du baume au cœur de la voir aussi radieuse. »

Lettre de SELINA BRACEBRIDGE  
à Fanny et William Nightingale,  
envoyée d'Alexandrie

Alexandrie, le 18 novembre 1849

Mr Charles Bracebridge prenait son rôle de protecteur très au sérieux. Il n'était que neuf heures du matin, mais il estimait le trajet trop long et le soleil déjà trop chaud pour laisser les trois femmes dont il avait la charge aller à pied à l'hôtel. Il les fit donc monter dans un char à bancs, leurs bagages devant les suivre dans un autre véhicule.

L'omnibus sortit de l'enceinte du port, chargé de voyageurs heureux de retrouver la terre ferme. Ils suivirent en cahotant les ruelles de terre battue du quartier turc, bordées de petites boutiques resserrées, puis arrivèrent à la route de la baie qui décrit un grand arc de cercle en bord de mer. Ils laissaient derrière eux les tours blanches crénelées du fort du xv<sup>e</sup> siècle construit sur les ruines de l'ancien phare, leur destination à portée de vue au milieu de l'anse.

La place des Consuls, située au cœur du quartier européen d'Alexandrie, les surprit par sa taille, démesurée selon leurs critères anglais. De grands bâtiments entouraient une esplanade impressionnante qui, quand elle n'était pas traversée par des chameaux et des ânes chargés de balles de coton

et d'autres marchandises provenant des bateaux, servait de terrain de parade à l'armée du pacha. Peut-être par respect pour les chrétiens qui vivaient et travaillaient autour de la place, les défilés n'avaient jamais lieu le dimanche, ce qui leur permit de la découvrir vide et calme.

La place s'ouvrait d'un côté sur le port et la Méditerranée. La mer, le petit groupe l'avait assez vue et lui tourna le dos. Sur les trois autres côtés, la place était fermée par de hauts bâtiments qui abritaient les consulats, des bureaux de compagnies de commerce international et des hôtels. L'Hôtel d'Europe qui, malgré son nom français avait été ouvert quelques années plus tôt par un Anglais, un certain Mr Hill, était surtout fréquenté par les voyageurs britanniques. Les Français s'installaient habituellement de l'autre côté, à l'Hôtel d'Orient, appartenant à M. Coulomb. La cuisine à l'Hôtel d'Europe était correcte et le service agréable, ce qui était déjà beaucoup pour ce genre d'établissement à l'époque. Ce fut donc là que, à 9 h 30 le matin du 18 novembre 1849, Mr Bracebridge conduisit les trois voyageuses qui l'accompagnaient : son épouse Selina, leur jeune amie Florence Nightingale, alors âgée de vingt-neuf ans, et sa femme de chambre, Trautwein.

Florence entra dans la cour de l'Hôtel d'Europe et s'arrêta entre les bagages qu'on apportait de la rue et le linge qui séchait à l'arrière de la cour. Elle était mince et, avec son mètre soixante-dix, grande pour une femme de l'époque. Une photo la montre quelques mois après son arrivée à Alexandrie, yeux baissés, le visage penché sur un livre. Elle donne l'impression de cacher une grande force de caractère et une volonté de fer sous des dehors modestes et sages. Le léger sourire qui joue sur ses lèvres lui donne un air énigmatique de sphinx. Elle est coiffée à la mode de l'époque, ses cheveux châtain lissés en bandeaux sur les tempes et retenus en chignon. Son cou est nu, le col ouvert, un long collier de

grosses perles pend sur sa poitrine, et un châle de soie rayée – peut-être acheté en Égypte – est drapé sur ses épaules. Elle paraît songeuse, forte et déterminée.

Un peu avant dix heures, un autre Anglais vint les retrouver à l'Hôtel d'Europe. C'était un homme très imbu de sa personne, d'une suffisance qui attirait l'attention comme le plus entêtant des parfums du souk, au point qu'on se retournait sur son passage. C'était Mr Gilbert, le représentant à Alexandrie de Sa Majesté la reine d'Angleterre, venu présenter ses respects aux arrivants. L'événement était peu courant : le consul ne se déplaçait pas pour tout le monde, d'autant que de plus en plus de Britanniques allaient en Égypte. Il se trouvait seulement que les Bracebridge étaient des amis de sa sœur, Lady d'Oyley, ce qui le poussait à la courtoisie.

Mr Gilbert trouva le petit groupe encore dans la cour, car il leur fallait attendre que des voyageurs en partance pour l'Inde quittent l'hôtel avant de pouvoir prendre leurs chambres. Il resta juste le temps de leur souhaiter la bienvenue, de leur demander comment s'était passée la traversée et de leur offrir la protection d'un de ses janissaires, un jeune homme du nom d'Ali. Non pas qu'ils aient besoin d'un garde du corps, les rassura le consul. Ils n'avaient rien à craindre, quoiqu'il y ait parfois de petits incidents – quelques semaines plus tôt, un prêtre britannique d'Alexandrie, Mr Winden, avait été victime d'un jet de pierres dans la rue, mais Gilbert avait pris l'affaire en main. Il avait convoqué le chef du district où le méfait avait été commis et, tout en sachant que l'homme lui-même était innocent, il l'avait fait attacher comme s'il allait être bâtonné, puis il l'avait fait relâcher. La leçon avait été parfaitement comprise : l'homme avait baisé les pieds du consul en partant, et promis que ce genre d'événement ne se reproduirait plus. Et si Ali n'avait pas l'occasion de se porter à leur secours, du moins se rendrait-il utile en les guidant dans la ville : élégant protecteur en tunique flottante et gilet brodé, armé d'un gros bâton.

La traversée de la Méditerranée avait pris une semaine : trois jours de mer depuis Marseille, suivis d'une escale de six heures à Malte – le temps de changer de bateau –, puis encore quatre jours avant de débarquer à Alexandrie. Le *Merlin* était bondé. Les hommes, parmi lesquels Mr Bracebridge, avaient passé le plus clair de leur temps dans le salon des voyageurs, sur le pont supérieur, à discuter, à fumer et à boire. Une telle ambiance excluait d'office les femmes, obligées de rester entre elles au pont inférieur bien plus longtemps qu'elles ne l'auraient souhaité. Dix-sept passagères dormaient ensemble sur des couchettes superposées dans une longue cabine étroite, sans confort ni intimité. La toilette surtout avait été un exercice difficile, si bien que, dès les bagages arrivés à l'hôtel, ces dames ne rêvèrent plus que de prendre un bain. Or, à Alexandrie, les hôtels en étaient dépourvus. Il allait falloir se rendre au hammam.

Peu après le départ de Mr Gilbert, qui était retourné au consulat, une petite procession franchissait la grille, Ali et son bâton en tête, suivi des trois dames européennes. Selina Bracebridge, à quarante-neuf ans, était plus petite et plus ronde que sa protégée, mais pas aussi robuste que la femme de chambre de Florence, la plantureuse Trautwein, surnommée Trout. C'était une matinée ensoleillée, et, même si les Égyptiens éprouvaient déjà le besoin de superposer les vêtements en ce début d'hiver, nos voyageuses sentirent monter la chaleur dès qu'elles s'éloignèrent de la place et de la mer. Au bout d'une avenue bordée de palmiers, de bananiers et de treilles chargées de pétunias, elles arrivèrent à un paisible jardin où se trouvait le bâtiment long et bas du hammam.

Il y avait certes des bains publics en Angleterre, mais les femmes de la classe sociale de Florence ne les fréquentaient pas. Il est possible que Selina Bracebridge soit déjà entrée dans un bain turc lors de ses précédents voyages à Beyrouth et à Istanbul, mais c'était la première fois pour sa jeune amie

qui ne pouvait les comparer qu'aux thermes qu'elle avait visités à Pompéi. Elle devait qualifier les bains plus tard de «plaisirs de l'Orient<sup>9</sup>». Elle entra d'un pas léger dans la première salle, un vaste espace carrelé de marbre du sol au plafond, et se déshabilla.

Les peintres de l'époque victorienne se plaisaient à représenter des scènes de bains mauresques. La vapeur, l'oisiveté et, plus que tout, la langueur des femmes nues déchaînaient les imaginations. Dans ces tableaux, les hammams ressemblent à des salons de bordels orientaux, paradis de cheveux flottants, de poitrines généreuses et fermes, débordements de sensualité et de promesses érotiques. Bien entendu, il en allait tout autrement. On couvrait sa nudité aux bains, et la jeune Anglaise, suivant la coutume, s'enveloppa d'une serviette.

Un couloir dallé de marbre menait à une étuve, pièce octogonale haute de plafond dotée d'une coupole, où Florence resta un long moment. La chaleur, nettement plus intense que celle du joli mois de juin en Angleterre, commença à la faire transpirer. Elle sentait des filets de sueur couler dans son dos, son visage s'empourprer. Son tour venu, elle suivit une masseuse dans une cabine où elle fut soumise à ce qu'elle nomme dans une lettre «le processus». Assise sur le sol de marbre, elle fut frottée avec des poignées de fibres de palmier, enduite d'huile et massée. On l'imagine ressortant à petits pas prudents pour ne pas glisser sur le sol mouillé, détendue, la peau propre et douce. Elle devait avoir l'impression d'évoluer dans un conte des *Mille et Une Nuits*.

Après le hammam, comme c'était dimanche et qu'ils voulaient rendre grâce du bon déroulement de la traversée, les voyageurs rejoignirent Mr Gilbert pour assister à un service religieux dans une tranquille petite église anglicane.

Le lendemain matin, Florence se leva avant l'aube, alluma une chandelle et s'installa à la table de sa chambre pour écrire

à sa famille. « Oui, mes très chers, j'ai fait mon premier pas en Orient. Oh ! comme je voudrais savoir vous dire tout ce que ce mot me suggère, ce nouveau monde d'antique poésie, d'images bibliques, de lumière, de vie et de beauté<sup>10</sup>. »

Elle savait que ses parents et sa sœur aînée Parthenope étaient impatients de connaître le détail de sa traversée et ses impressions de voyage. Le moindre mot serait soupesé pour juger de son enthousiasme et du bénéfice qu'elle tirait de son échappée en Orient. Car si les Bracebridge voyageaient en Égypte pour le plaisir, poussés par la curiosité, Florence avait été envoyée à l'étranger pour des raisons beaucoup plus complexes. C'était un voyage de santé destiné à la sortir des idées noires qui la perturbaient depuis des années.

Ses souffrances s'étaient trouvées accrues par la dégradation de ses rapports avec sa famille. On la poussait au mariage alors qu'elle avait l'ambition de suivre une autre voie. Elle voulait se rendre utile, travailler, espérait devenir infirmière, chose impensable à une époque où le destin d'une femme de son milieu était tout tracé. Ses aspirations avaient causé bien des crises dans son adolescence, mais la tension familiale s'aggravait avec le temps, car, à vingt-neuf ans, Florence aurait dû être mariée depuis longtemps. Mais comment pouvait-elle se résoudre à se soumettre à un homme quand elle aspirait à trouver l'indépendance ? Il n'était pourtant pas beaucoup plus facile de demeurer célibataire : comme toutes les femmes sans mari de son époque, elle restait sous la tutelle de ses parents qui refusaient catégoriquement de la laisser réaliser ses rêves.

Le conflit avait atteint une phase si critique dans les mois précédant son départ qu'elle en était tombée malade, épuisée par le désespoir, la nervosité et l'inquiétude. Si, de son côté, elle espérait retrouver ses forces physiques et mentales en Égypte, sa famille comptait plutôt qu'elle reviendrait à de meilleurs sentiments et se résoudrait à accepter l'idée du

mariage. Il est fort probable que ses parents avaient aussi voulu l'éloigner pour se reposer de ses récriminations incessantes, des pleurs et des grincements de dents. L'état des relations familiales se devine dans une phrase qu'elle écrit à sa mère au début du mois de novembre 1849 alors qu'elle attend à Folkestone le bateau pour traverser la Manche : « J'espère qu'à mon retour je vous donnerai davantage satisfaction<sup>11</sup>. »

Nous gardons de Florence Nightingale deux images bien distinctes. D'abord celle de l'héroïne construite par la presse, encore magnifiée par l'amour du public, cette femme angélique de la guerre de Crimée, la Dame à la lampe qui, infatigable, parcourait les salles d'hôpital pour apporter aux soldats blessés une lumière dans la nuit, au sens propre comme au sens figuré. L'autre est celle d'une vieille dame acariâtre – usée bien avant l'âge, comme elle le reconnaissait elle-même – qui œuvrait depuis son lit à une grande réforme de la santé publique et des hôpitaux. Cloîtrée chez elle, elle mena une campagne acharnée auprès de la classe politique et dispensa ses conseils aux professionnels de la santé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Mais il y eut aussi une autre Florence, l'intelligente jeune femme qui, suivie de sa servante allemande, est descendue du bateau à Alexandrie, quatre ans avant la guerre de Crimée, celle qui a été huilée et massée au hammam, et se réveillait la première à l'hôtel parce qu'elle était trop heureuse pour dormir.

La femme qui habite les pages de ce livre est jeune et drôle, elle est très belle, d'une minceur toute juvénile. Elle adore l'opéra et elle aime danser. Elle est désarmante de vivacité, s'interroge sur tout ce qui l'entoure de façon parfois dérangeante. C'est une femme de convictions qui se bat pour trouver sa place dans le monde, torturée au point qu'elle a parfois envie de le quitter. Elle est opiniâtre, souvent intransigeante, mais ses souffrances la rendent vulnérable.

À l'époque, les croisières sur le Nil n'étaient pas comme aujourd'hui des attractions touristiques faciles. En ce temps-là, l'écrivaine et militante anglaise Harriet Martineau, qui a voyagé en Égypte quelques années avant Florence Nightingale, disait de son passage sur le Nil qu'il avait été «le plus difficile des labeurs de l'esprit et de l'intelligence qui se puisse concevoir<sup>12</sup>». Il en alla de même pour Florence. Elle décrit le trajet jusqu'au Caire, puis la remontée du Nil vers Abou-Simbel dans de longues lettres détaillées à sa famille, mais son voyage intérieur fut bien plus extraordinaire, et plus marquant. Ce fut un cheminement spirituel dont nous suivons la trace à travers les observations torturées qu'elle consigne dans son journal privé. Son carnet intime révèle qu'au cours de ce voyage, et plus que n'importe où ailleurs à aucun autre moment, elle a compris la tâche que Dieu lui demandait d'accomplir. Ce parcours dans la vallée du Nil lui a permis d'appréhender la nature de sa vocation, mais aussi de puiser la force dont elle avait besoin pour tenir tête à sa famille et réussir, enfin, à devenir infirmière.

Elle se demandait depuis des années pourquoi elle ne se satisfaisait pas de son existence privilégiée et de l'amour des siens. Elle revint en sachant qu'elle ne pourrait jamais se contenter de l'oisiveté que sa famille lui imposait. Il lui suffit de cette prise de conscience pour ne jamais plus faiblir dans sa détermination.

Mais nous n'étions qu'aux premiers jours, à Alexandrie, et elle ne songeait encore qu'à passer agréablement son temps en attendant le départ du prochain bateau pour Le Caire. Il lui restait une semaine pour effectuer quelques achats et visiter les environs.

Les villes se forment souvent à partir de petites cités qui s'étendent, mais Alexandrie fut conçue d'emblée comme une métropole. L'homme qui lui donna son nom voulait qu'elle



soit la charnière entre deux univers profondément différents : le monde de l'Égypte ancienne, et celui, dur et moderne, de la Grèce hellénistique. Pour y parvenir, il conçut des plans ambitieux et innovants qui en firent une très grande capitale. Deux siècles après sa fondation, au temps de sa souveraine la plus connue, Cléopâtre, Alexandrie n'était surpassée que par Rome. Un tel rayonnement ne dura pas, mais son déclin ne commença vraiment qu'au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère quand elle tomba aux mains des Arabes. Les conquérants ne s'intéressaient pas à cette ville, lui préférant la rive orientale, c'est-à-dire arabe, de la vallée du Nil, où ils fondèrent Le Caire. Alexandrie, abandonnée à une lente déchéance, n'avait commencé à revivre que quelques années avant l'arrivée de Florence, sauvée par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte depuis 1805, qui voulait développer le port pour faciliter le commerce avec l'Europe.

Douze siècles après la conquête arabe, Florence Nightingale n'exagérait pas quand elle écrivait : « Il n'y a pas grand-chose à voir ici, rien sauf le sentiment permanent d'être en Orient, les couleurs orientales et l'atmosphère orientale<sup>13</sup>. » En 1849, comme encore à l'heure actuelle, il n'y avait plus que des bâtiments modernes et des zones de démolition, si bien que l'architecture ne rappelait en rien la magnificence de la ville antique comme le font le Panthéon et le Colisée à Rome.

Le légendaire phare d'Alexandrie, l'une des Sept Merveilles du monde, construit sur l'îlot de Pharos, s'était dégradé au cours du temps. Lorsqu'il fut complètement détruit par un tremblement de terre, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, on y vit un symbole du déclin de la ville. Florence ne mentionne même pas le grand fort que le sultan Qaitbey fit élever sur ses fondations dans les années 1480, et qui est devenu l'une des plus grandes attractions touristiques de la ville moderne. De l'ancien palais tout proche, avec son *Mouseïon* et sa bibliothèque, il ne restait

que deux obélisques. Ces deux hauts piliers de pierre taillée venaient d'Héliopolis, près du Caire, d'où ils avaient été enlevés au cours du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère pour orner la façade d'un temple construit par Cléopâtre en mémoire de Marc Antoine. Dans les années 1840, le temple avait disparu, et l'un des obélisques était tombé. Méhémet-Ali l'avait offert à la Grande-Bretagne en 1819, mais le gouvernement britannique avait retardé son déplacement, découragé par le coût du transport, et ne le fit convoier qu'en 1878 jusqu'au bord de la Tamise où il se dresse aujourd'hui. Il était donc encore couché sur le sol à l'époque dont nous parlons, au pied de son jumeau qui fut plus tard emporté à New York et placé dans Central Park. La veille de leur départ pour Le Caire, le consul, Mr Gilbert, les emmena voir ces «aiguilles de Cléopâtre», comme les nomme Florence. La visite n'est que brièvement mentionnée dans son journal.

Quatre jours après son arrivée, elle parcourut vingt-cinq kilomètres le long de la côte pour aller voir la baie d'Aboukir, mais le site de la grande victoire de Nelson sur la flotte de Napoléon n'éveilla pas non plus de grandes émotions patriotiques dans son cœur. Elle ne cacha pas sa déception, décrivant «une monotone étendue de sable blanc semée de pierres blanches, une maigre frange de palmiers au loin, le mur éboulé de Nicopolis, construit par Auguste; et devant, une route disparaissant sous plusieurs centimètres de sable où les pieds s'enfoncent – on aurait cru un suaire jeté sur le corps d'un empire<sup>14</sup>». Elle continua sa promenade sur la plage, regarda les vagues se briser sur le sable et admira le soleil qui se couchait au loin sur Alexandrie.

Aboukir n'avait pas non plus enthousiasmé l'historien britannique Sir John Gardner Wilkinson, qui venait de publier le premier guide de voyage en anglais consacré à l'Égypte. Il avertissait ses lecteurs que «le seul intérêt que présente aujourd'hui ce village est qu'il accueille les prisonniers d'État

envoyés par Méhémet-Ali [le précédent pacha] pour se repentir de leurs méfaits dans cet endroit solitaire<sup>15</sup>». Même les anciennes catacombes d'Alexandrie, que Nightingale visita le lendemain et que Wilkinson trouvait remarquables par leur taille et l'élégance de leur architecture, ne trouvèrent pas grâce à ses yeux : « assez ridicules<sup>16</sup> », jugeait-elle en les comparant à celles qu'elle avait vues à Rome. La colonne de Pompée, le monument le plus célèbre d'Alexandrie, ne lui plut pas davantage, et elle trouva plus amusant de décrire le mode de transport qu'elle avait adopté : « L'âne est très petit et le cavalier énorme (les Égyptiens sont grands de nature), et on s'assied sur la croupe au niveau de la queue [...] Après avoir réussi l'exploit de monter en selle, ce qu'il faut faire en enroulant la jambe droite autour du pommeau (ce sont des selles d'homme et seule la peur des hommes a pu me dissuader de monter à califourchon), on part à fond de train, piétinant tout ce qui barre la route, et la joyeuse petite bête trotte, trotte, comme un vélocipède<sup>17</sup>. »

Elle se dirigea vers la colonne, qu'elle avait déjà aperçue depuis le bateau, mais elle dut traverser pour l'atteindre un cimetière musulman qui lui parut la désolation même. Tout autour de la colonne, de petits monticules de terre blanche s'élevaient sur un terrain plat, marqués chacun par une pierre et une branche d'aloès séché. Elle décrit une femme qui marchait entre les tombes : « Figure solitaire [...] se tordant les mains, un pan de son habit noir lui couvrant la tête, au milieu de ce lieu désolé. L'absence de mur d'enceinte, et ces tombes qui s'étendent de tous côtés, cela est saisissant, et Pompée jette son ombre démesurée sur la plaine<sup>18</sup>. »

Si les antiquités d'Alexandrie l'intéressèrent peu, la vie de la ville semble lui avoir plu. Le hammam d'abord, puis le jardin arménien où elle vit des enfants qui déjeunaient « comme de petits dieux, empreints d'une lente dignité enfantine, ils trempaient majestueusement leur pain dans le plat tout en

conversant<sup>19</sup>». Sa curiosité pour les us et coutumes la poussa, le dernier jour, à demander à Mr Gilbert si elle ne pourrait pas assister à la prière à la mosquée.

Le consul l'en dissuada. Aucune Européenne à sa connaissance n'était jamais entrée dans la mosquée d'Alexandrie, et ce serait dangereux. Les non-musulmans avaient l'interdiction de pénétrer dans les grandes mosquées, surtout à l'heure de la prière. La seule possibilité pour elle, lui expliqua-t-il, serait de se vêtir en Égyptienne. Si Gilbert avait cru la décourager, il se trompait : elle n'était pas femme à s'arrêter à un changement de costume. Voilà l'aventure telle qu'elle la relata à sa famille :

D'abord, une immense pièce de soie bleue (la tête entre par un trou au milieu) ; ensuite, une bande de mousseline blanche qui se place sur le nez, comme la musette d'un cheval, et s'attache par un épais ruban de passementerie qui passe entre les yeux, sur la tête et par derrière à la manière d'un licol ; ensuite un voile blanc, et enfin un tissu ballonnant de soie noire qui est épinglé sur le sommet de la tête, et se termine par une boucle aux deux extrémités, boucles dans lesquelles on passe les poignets pour maintenir le tout en place. On ne respire que par les yeux<sup>20</sup>.

Quand les femmes furent correctement vêtues, le consul les avertit qu'elles ne devaient à aucun prix montrer leurs mains ni parler. Si elles étaient percées à jour, Mr Bracebridge et le consul voleraient à leur secours.

Les trois étrangères ne restèrent qu'un quart d'heure, mais à l'heure de la prière de midi la mosquée était pleine à craquer. On les conduisit d'abord à une galerie supérieure, puis elles montèrent dans le minaret en haut duquel le muezzin appelait les fidèles à la prière. De là, elles eurent une superbe vue de la ville et de la cour intérieure.

« Certains étaient à leurs prières, mais nous en avons vu un qui fabriquait des paniers, et un autre qui racontait des contes des *Mille et Une Nuits* à un large groupe assis autour de lui – d'autres semblaient dormir<sup>21</sup>. » Selina Bracebridge jugea inconvenantes de telles conduites dans un lieu de culte, mais Florence fut charmée et pensa que les gens se comportaient moins bien dans les églises londoniennes. Elle avait apprécié l'atmosphère bon enfant de la mosquée, et trouva de l'honnêteté et même de la noblesse dans la conduite de ces hommes. Si on était fatigué, on dormait dans un coin ; si on avait envie de discuter, on s'appuyait à une colonne avec un ami. Mais quand les fidèles entendaient l'appel, ils s'inclinaient ensemble. « À l'heure dite, les musulmans se mettent à genoux et pendant cinq minutes plus rien d'autre ne compte. » Le seul problème – et de son point de vue, il était insurmontable –, c'était la façon de traiter les femmes, pas mieux, jugeait-elle, que des animaux. « Si j'avais pu dire que n'importe qui, homme ou femme, pouvait aller s'y reposer une heure, j'aurais trouvé cela parfait<sup>22</sup>. »

Le hammam l'avait amusée, la mosquée l'avait fascinée tout en la mettant en colère, et la grande place de son hôtel l'impressionnait, mais rien ne valait pour elle un endroit que peu de voyageurs allaient visiter à Alexandrie.

À son départ d'Angleterre, au cours du trajet de Paris à Marseille, elle avait conversé avec deux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, des religieuses de la compagnie des Filles de la Charité qui œuvraient au service des pauvres et des malades. Quand Florence avait mentionné son prochain passage par Alexandrie, elles lui avaient recommandé d'aller y visiter la maison de leur ordre. « N'est-ce pas une coïncidence curieuse ? » remarqua-t-elle dans une lettre à ses parents qui ne s'en réjouirent sûrement pas, eux qui s'efforçaient de dissuader leur fille de devenir infirmière.

À Alexandrie, les Filles de la Charité avaient fondé une

Miséricorde, c'est-à-dire un centre qui gérait une école et un hôpital pour les pauvres, ou plutôt un dispensaire au sens où nous l'entendons actuellement. L'externat impressionna Florence qui savait que les enfants défavorisés de la ville avaient très peu de possibilités de s'instruire, mais elle s'intéressa surtout au dispensaire. Elle admira le dévouement des sœurs qui, jugea-t-elle, faisaient à dix-neuf le travail de quatre-vingt-dix personnes.

Elle indiquait à ses parents qu'elle avait passé « beaucoup de temps avec elles<sup>23</sup> », ce qui était loin d'être une exagération. Le mercredi, trois jours après son arrivée, elle profitait d'une sortie avec Mr Bracebridge, qui l'emmenait acheter du matériel indispensable à leur croisière, pour se faire accompagner une première fois chez les sœurs. Le jeudi, elle retournait au dispensaire avec Selina Bracebridge. Le vendredi, elle y allait avec Trautwein. Le samedi, elle y était encore. Elle ne précise pas cette fois qui l'escortait, et peut-être y alla-t-elle seule. Dans son journal, elle note qu'elle était à la Miséricorde dès huit heures du matin le samedi : « Cette fois, les trois cents patients ne sont soignés que par les trois sœurs seules : ordre, rapidité et gentillesse ; magnifique. »

Selina Bracebridge semblait admirer elle aussi leur travail, car elle écrivit aux Nightingale en Angleterre :

Ce sont les sœurs les plus capables que nous ayons vues jusqu'à présent ; elles laissent les travaux ménagers aux domestiques, et sous les ordres du médecin elles saignent, font les pansements, dispensent les remèdes et les composent ; les pauvres accourent par centaines pour demander conseils et médicaments, et quand on songe qu'elles ne disposent d'aucuns revenus, on ne peut que s'émerveiller de tout le bien qu'elles font<sup>24</sup>.

Le samedi fut chargé, car c'est ce jour-là, après sa visite à la Miséricorde, qu'elle se déguisa pour aller à la mosquée, puis qu'elle vit les obélisques, emmenée par le consul très soulagé que tout se soit bien passé. Elle occupa la fin de la journée à boucler ses valises et sa malle métallique, car Mr Bracebridge avait reçu la confirmation que le bateau pour Le Caire larguerait bien les amarres le lendemain matin.

« Nous n'avons pas pu partir plus tôt, expliquait-elle dans une lettre, parce qu'il n'y avait pas de vapeur pour nous mener à l'étape intermédiaire<sup>25</sup>. » D'autres voyageurs étaient restés bloqués comme eux à Alexandrie en attente du vapeur. Ce soir-là, l'Hôtel d'Europe était plein, les clients et leurs domestiques très occupés à préparer le départ. Il fallait s'occuper des bagages, aller à la banque, régler les factures, terminer et expédier le courrier.

De l'autre côté de la place, à l'Hôtel d'Orient, deux Français et leur domestique corse s'apprêtaient eux aussi à quitter la ville.





## Le bateau pour Le Caire

Alexandrie, le 25 novembre 1849

Gustave Flaubert, son ami Maxime Du Camp et Louis Sasseti, valet de chambre de Du Camp, étaient arrivés à Alexandrie trois jours avant Florence Nightingale et avaient subi l'inévitable rituel du débarquement. Ils venaient de Marseille à bord du *Nil*, un paquebot-poste à vapeur battant pavillon tricolore. Doté d'une unique cheminée, le navire était flanqué de roues à aubes et gréé de trois mâts. Contrairement aux *Bracebridge* et à *Miss Nightingale*, ils avaient fait une mauvaise traversée, très secoués dans le bateau « qui marchait en titubant comme un homme ivre et qui n'avancait guère<sup>26</sup> ». La tempête fut d'ailleurs si forte au départ de Malte que le capitaine préféra rentrer au port où ils attendirent trois jours.

Une fois qu'ils eurent repris la mer, Du Camp dut rester couché et Sasseti ne s'en tira pas beaucoup mieux, alors que Flaubert, pourtant de constitution fragile et qui voyageait en partie pour sa santé, ne fut pas malade de toute la traversée, à l'exception toutefois d'un incident au départ de Marseille. Le coupable était un verre de rhum que Flaubert avait bu pour se prémunir du mal de mer et se donner du cœur au ventre, et qui était ressorti aussi vite qu'il était entré. Depuis lors, comme il l'annonçait fièrement à sa mère, c'était pour lui « promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations

sur la passerelle, entre les deux tambours dans la compagnie du commandant [...], la casquette sur le côté et le cigare au bec. [...] Le soir, je contemple les flots et je rêve, drapé dans ma pelisse comme Childe Harold. Bref, je suis un gars<sup>27</sup> ».

Les deux amis et leur domestique allaient en Égypte pour visiter la vallée du Nil en remontant le fleuve. Comme tant d'autres avant et après eux, ils rêvaient depuis longtemps de ce voyage. Du Camp avait pris en main l'organisation, réuni les papiers et établi les contacts, ce qui était préférable, Flaubert ayant peu voyagé hors de France et n'ayant pas de relations utiles. Gustave allait avoir vingt-huit ans et se considérait comme un écrivain raté. Il vivait près de Rouen avec une mère tyrannique et une très jeune nièce qui pleurait beaucoup. Tout en ressentant une vive appréhension, il espérait que son aventure égyptienne serait libératrice. Sa mère, elle, était mortellement inquiète, mais elle voulait le bien de son fils et suivait l'avis du médecin qui estimait un dépaysement essentiel à sa santé.

Riche et indépendant, Du Camp avait roulé sa bosse bien davantage que son ami. Il avait déjà parcouru l'Algérie et la Turquie. Le récit de ces voyages, *Souvenirs et paysages d'Orient*, lui avait valu une certaine reconnaissance littéraire. Atout plus utile encore pour ce voyage sur le Nil, Du Camp venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa participation l'année précédente à la répression des journées de juin 1848, à Paris, au cours desquelles il avait été blessé. Pour s'assurer un meilleur accueil en Égypte, il obtint que Flaubert et lui-même soient chargés de missions officielles.

Du Camp, qui était le plus méritant des deux, reçut du ministère de l'Instruction publique la tâche de constituer des archives photographiques des monuments égyptiens pour documenter l'enseignement dans les lycées. L'Institut de France, qui l'aïda à préparer sa mission, considérait ce premier relevé photographique des trésors des pharaons

d'une importance capitale. Pour son ami Flaubert, Du Camp décrocha du ministère de l'Agriculture et du Commerce une demande de rapports sur la production agricole et industrielle en Égypte, son système d'imposition, les activités commerciales dans les ports du Nil et les centres caravaniers. Difficile d'imaginer homme moins bien choisi pour cette tâche que ce jeune écrivain ! Quoi qu'il en soit, ils entrèrent dans le port d'Alexandrie par un beau matin de novembre après une traversée éprouvante, heureux d'arriver et n'ayant pas idée du tumulte que serait le débarquement.

Alors qu'ils approchaient de la côte, Flaubert vit le palais du pacha se détacher au loin dans la lumière argentée du soleil matinal. Il livre ses premières observations du port : « La première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis, tout le long du quai, de braves Arabes qui pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer, ç'a été le tintamarre le plus étourdissant du monde, des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me foutais une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine<sup>28</sup>. »

Sur la grande place des Consuls, que Flaubert qualifia de « bâtarde, mi-arabe, mi-européenne<sup>29</sup> », ils évitèrent l'Hôtel d'Europe, trop britannique, et prirent des chambres chez M. Coulomb, à l'Hôtel d'Orient. Cette ségrégation en fonction des nationalités devait continuer : dès qu'ils se furent rafraîchis après leur voyage, ils allèrent présenter leurs accréditations aux autorités françaises et rencontrèrent, ce faisant, certaines des personnalités les plus influentes d'Égypte.

Flaubert fut présenté à Hakakim bey, beau-frère du Premier ministre, au général Gallis et à Princeteau bey, deux ingénieurs français occupant des fonctions de conseillers dans l'armée égyptienne, le premier enseignant la meilleure façon

de construire les fortifications et le second la plus judicieuse utilisation de l'artillerie pour les démolir. Ils rendirent aussi visite à Soliman pacha, qui fut extrêmement accueillant et leur rendit de multiples services.

En dépit de son nom, cet officier de l'armée égyptienne était français, originaire de Lyon et non du Caire. Il était né en 1788 sous le nom de Joseph Anthelme Sève et avait servi dans l'artillerie au sein de la Grande Armée de Napoléon pendant la campagne de Russie. Il avait survécu à la retraite de 1812 et à la chute de l'Empereur trois ans plus tard, mais, le changement de régime ayant compromis sa carrière, il avait quitté l'armée avec rang de capitaine et s'était mis en quête d'un nouveau terrain d'action. La Perse lui avait semblé un pays prometteur, et c'était sur le chemin de Téhéran qu'il avait fait halte en Égypte. Il s'y trouvait encore plus de trente ans plus tard, dans l'armée de Méhémet-Ali pacha.

La carrière de Sève avait connu une ascension fulgurante. Converti à l'islam, devenu Soliman, il avait épousé une femme du nom de Myriam Hanem et avait participé à la reconstruction de l'armée égyptienne et à son commandement lors de la guerre contre l'Empire ottoman. Il avait remporté victoire sur victoire et monté en grade : d'abord colonel, il était devenu général, puis pacha. Il devait fonder une dynastie qui dura aussi longtemps que la monarchie : son arrière-petite-fille épousa le roi Fouad et donna naissance à Farouk, le dernier roi d'Égypte. D'après Flaubert, Soliman pacha était en 1849 « l'homme le plus puissant de l'Égypte<sup>30</sup> » et donc une connaissance fort utile. Il leur offrit en effet une aide précieuse pour organiser leur voyage dans la vallée du Nil.

Flaubert ne pouvait que se féliciter de l'accueil qui leur fut réservé à Alexandrie. Il s'en vanta auprès de sa mère, exagérant peut-être un peu pour apaiser ses inquiétudes. « Nous sommes reçus ici de manière incroyable. Nous avons l'air de princes, ceci n'est pas une plaisanterie. Sasseti répète : "C'est

égal, je pourrai dire qu'une fois en ma vie j'ai eu dix esclaves pour me servir et un qui chassait les mouches." C'est en effet ce qui lui est arrivé<sup>31</sup>.»

Les deux amis et leur domestique avaient conçu l'idée de traverser à cheval le delta du Nil en passant par Rachid, ville appelée Rosette par les Européens et où fut découverte la fameuse pierre du même nom. De là, ils continueraient le long de la côte pour redescendre ensuite vers Le Caire. Mais Soliman pacha leur déconseilla cet itinéraire car la chevauchée par le sable serait trop fatigante. Il valait mieux se contenter d'une simple excursion à cheval jusqu'à Rosette, puis revenir pour aller ensuite d'Alexandrie au Caire par bateau.

Avant cette expédition, ils firent les visites obligées : les obélisques et la colonne de Pompée. Comme Florence Nightingale, ils furent frappés par le cimetière auprès de la colonne. «Les tombes ont la couleur grise du sol, sans la moindre verdure», note Flaubert, tandis que Du Camp écrit : «Une nudité stérile, une terre grise, laide et fatigante aux yeux, des sépulcres tous semblables, en briques et pisé, et, dès le soir, les miaulements plaintifs des chacals, toujours affamés de cadavres. Si l'on remue les pierres, on verra s'agiter les scorpions, de grandes chauves-souris y volent au coucher du soleil, et des filles perdues ont établi leur prostitution parmi les morts<sup>32</sup>». Ils allèrent ensuite au bain turc. Au hammam, Florence Nightingale avait eu l'impression d'entrer dans un conte des *Mille et Une Nuits*, alors que Flaubert trouva l'expérience «funèbre», notant : «il semble qu'on va vous embaumer<sup>33</sup>».

À sept heures, le matin du dimanche 18 novembre, au moment où les porteurs et les membres du conseil sanitaire voyaient arriver le *Merlin*, et où Mr Gilbert se préparait à accueillir les amis de sa sœur qui débarquaient d'Angleterre, un groupe sortait de l'Hôtel d'Orient pour aller prendre des montures qui attendaient sur le terre-plein de la grande place.

Du Camp, Flaubert et le Corse Sasseti étaient accompagnés d'un quatrième homme, Joseph Bricchetti, leur drogman, officiellement traducteur, mais aussi chargé de mettre de l'huile dans les rouages au cours du voyage. Bricchetti était un homme maigre d'une cinquantaine d'années à la barbe grisonnante qui avait une façon assez pittoresque de s'exprimer. Originaire de Gênes, ayant longtemps vécu en Égypte, il parlait un mélange d'italien, de français et d'arabe pimenté de quelques mots de son invention qui le rendaient assez difficile à comprendre. Du Camp le décrit comme étant un homme extrêmement vaniteux.

Du Camp, Flaubert et Sasseti, ancien dragon donc bon cavalier, enfourchèrent leurs chevaux qui, bien qu'ayant l'air « de rosses », s'avérèrent d'excellentes montures dans le sable. Bricchetti, tout fier qu'il était, suivait sur un mulet chargé aussi de leurs manteaux et des provisions pour l'excursion à Rosette. Ils étaient armés, mais se faisaient aussi accompagner par quatre hommes qui couraient à l'arrière.

Ils contournèrent le port sous des nuages violets, passèrent devant les obélisques, puis avancèrent sur un large chemin sablonneux devenu depuis la voie rapide du front de mer d'Alexandrie. Ils dépassèrent des villas et des bouquets de palmiers dattiers. Heureux de découvrir enfin l'Orient, Flaubert eut une pensée pour un passage de *Don Quichotte* dans lequel Sancho Pança compare une belle fille parée de lourds pendants d'oreilles à un palmier chargé de dattes.

Le désert commençait sitôt passé les anciennes portes d'Alexandrie. Ils suivirent la côte pendant plusieurs heures à travers un paysage plat coupé de monticules de sable, puis firent halte près de la forteresse qui domine la baie d'Aboukir. La sentinelle leur envoya ses chiens, mais les rappela quand les voyageurs se réclamèrent de Soliman pacha. Ils déjeunèrent d'un poulet qu'ils avaient emporté, à l'ombre des murailles, et fraternisèrent avec les soldats. Ces derniers admirèrent leurs

armes et parlèrent de la situation tendue entre la Turquie et la Russie. Il s'agissait justement des prémices du conflit qui devait porter Florence Nightingale vers la gloire.

Après être remontés en selle, ils descendirent sur la grève et avancèrent parmi des planches, des cordages et autres débris de bateaux échoués. Flaubert pensa voir là les traces de la bataille d'Aboukir au cours de laquelle, cinquante ans plus tôt, Nelson avait coulé la flotte française. La plage était aussi couverte de coquillages et ils virent des requins échoués. « Nous tirons des cormorans et des pies de mer, nota Flaubert dans son journal, nos Arabes (des enfants, sauf le vieux en petit turban) courent comme des lévriers et vont en grande joie ramasser les bêtes que nous avons tuées. Solitude. – La mer est immense. – Effet sinistre de la pleine lumière qui a quelque chose de noir<sup>34</sup>. »

Il leur fallut une journée entière pour parcourir les soixante-dix kilomètres qui séparaient Alexandrie de Rosette, et, en approchant, ils virent un coucher de soleil splendide. « [...] c'est du vermeil en fusion dans le ciel ; puis des nuages plus rouges, en forme de gigantesques arêtes de poisson (il y eut un moment où le ciel était une plaque de vermeil et le sable avait l'air d'encre). En face et à notre gauche, du côté de la mer et de Rosette, le ciel a des bleus tendres de pastel ; nos deux ombres à cheval marchant parallèlement sont gigantesques, elles vont devant nous régulièrement, comme nous. On dirait deux grands obélisques qui marchent de compagnie<sup>35</sup>. » Les portes de la ville étaient déjà closes, mais une fois de plus le nom de Soliman pacha fut leur sésame, et ils entrèrent dans les rues obscures.

Un siècle plus tôt, Rosette était le premier port égyptien de Méditerranée, mais elle avait été supplantée par Alexandrie depuis que Méhémet-Ali l'avait ressuscitée. Privée du commerce international, la ville ne s'était pas modernisée, et c'est justement ce qui plut à Flaubert.

Nous traversons des rues étroites à moucharabiehs treillagés ; elles sont sombres et étroites, les maisons semblent se toucher, les boutiques des bazars sont éclairées par des verres pleins d'huile suspendus par un fil. Si nous eussions gardé nos fusils en travers de nos selles, nous les eussions brisés, à cause de l'étroitesse des rues<sup>36</sup>.

Ils furent reçus par le pacha de la localité, Hussein, qui les accueillit assis sur des coussins. La lettre d'introduction de Soliman pacha leur servit encore, et les domestiques reçurent l'ordre de leur apporter à souper et de leur préparer des lits pourvus de bonnes moustiquaires. Le lendemain matin, le médecin du régiment, un Italien qui parlait français, leur fit visiter l'hôpital et une manufacture de riz dirigée par un Français. Ce fut la première et peut-être seule tentative de Flaubert pour remplir sa mission d'enquête. Mais, même s'il avait vraiment voulu étudier la situation du commerce à Rosette, il n'aurait pas eu grand-chose à raconter.

Il s'amusait beaucoup plus à noter les détails qui attireraient son attention, et s'attacha en particulier à décrire les dix domestiques noirs du pacha qui leur servirent à déjeuner : « Ils avaient des jaquettes de soie, quelques-uns des bracelets d'argent », écrivit-il comme il aurait pu le faire dans ses contes orientaux. « Un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux ; nous mangions avec nos doigts ; on apportait les mets plat à plat sur un plateau d'argent. Il y en eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes, sur des divans, en vue de la mer<sup>37</sup>. »

L'après-midi, ils prirent une barque sur le Nil pour continuer leurs visites et virent un sanctuaire abrité sous un arbre sacré. Signe que Flaubert ne s'intéressait pas beaucoup à l'Antiquité égyptienne, il ne mentionne ni dans ses lettres



ni dans ses notes qu'il se trouve dans la région où a été découverte (par un Français) la pierre de Rosette, qui permit à Champollion (père de la belle-sœur de Du Camp) de déchiffrer les hiéroglyphes. Au lieu de quoi, dans ce voyage qui l'emmenait pour la première fois si loin de chez lui, il se plut à contempler un bateau à voiles – une cange grée en tartane – et songea « voilà le vrai Orient », se sentant soudain très mélancolique et écrasé par un paysage qui lui faisait sentir « quelque chose d'immense et d'impitoyable ».

Le lendemain soir, ils retrouvaient Alexandrie et le décor plus familier de l'Hôtel d'Orient, et Flaubert revêtit son habit de soirée pour aller rendre visite au ministre des Affaires étrangères, Artim bey. Pendant les quatre jours suivants, Flaubert et Du Camp se reposèrent, dînèrent avec Soliman pacha, le général français, et d'autres fonctionnaires, jouèrent au whist, allèrent à l'Opéra, firent des mondanités et préparèrent leurs bagages. Tôt le matin du dimanche 25 novembre, les deux Français quittèrent l'Hôtel d'Orient avec Sasseti et Joseph, et traversèrent la place des Consuls pour aller prendre le bateau du Caire.

La foule qui se pressait à l'embarcadère n'avait rien de très mémorable. Sous un triste ciel automnal, soixante-dix passagers se bousculaient pour monter à bord d'une embarcation à fond plat prévue pour vingt-cinq personnes. Dans la ruée pour trouver des places, on entendait fuser l'habituel mélange d'arabe, d'anglais, de français, de grec, d'italien et de turc. Les passagers voyageaient séparés, les hommes dans une cabine à l'avant, les femmes dans une autre à l'arrière. À huit heures, le remorqueur à vapeur s'ébranla pour leur faire remonter lentement le delta du Nil.

« Le canal n'a aucun intérêt, note Florence Nightingale. Journée maussade. Je ne me sentais pas très bien<sup>38</sup>. » « Rives plates et mortes de la Mamuddieh, rapporte Gustave Flaubert

du même trajet, sur le bord quelques Arabes tout nus, qui courent; de temps à autre, un voyageur à cheval qui passe, enveloppé de blanc et trotinant sur sa selle turque<sup>39</sup>. »

Rien d'extraordinaire donc à ce bateau qui traversait l'embouchure marécageuse en ce mois de novembre 1849, si ce n'est qu'il transportait Florence Nightingale, jeune femme de vingt-neuf ans, et Gustave Flaubert, alors âgé de près de vingt-huit ans. Quelques années plus tard, ils devaient tous les deux connaître la consécration, mais ce jour-là, sur le canal qui les emmenait vers le fleuve, ils étaient l'un et l'autre dévorés par le doute. L'objectif qu'ils s'étaient fixé n'était pas facile à atteindre, et la tension avait eu un tel retentissement sur leur santé que leurs familles avaient dû se résoudre à les laisser partir passer l'hiver en Égypte – et à financer leur voyage. Ils s'apprêtaient à effectuer le même périple, du Caire à Louqsor, puis Assouan et Abou-Simbel, et à écrire chacun de son côté deux des plus beaux récits de voyages consacrés à l'Égypte dont nous ayons connaissance. Mais, en attendant, ils n'étaient que deux passagers ordinaires, Miss Nightingale, d'Embley dans le Hampshire, et M. Flaubert, de Croisset, près de Rouen, en Normandie.

En atteignant l'extrémité du canal en fin d'après-midi, ils découvrirent devant eux le fleuve légendaire : large et sombre, enserré par des rives limoneuses et des canaux. Mais ils n'eurent ni le temps de se lancer dans des envolées lyriques ni de savourer ce premier aperçu du Nil, car ils devaient changer de bateau. Florence Nightingale et Selina Bracebridge sautèrent sur la berge avant que la passerelle soit jetée et coururent les premières, devançant Mr Bracebridge, M. Flaubert et le reste des passagers, pour s'assurer de bonnes places à bord du *Marchioness of Breadalbane*, le vapeur qui effectuait la remontée de nuit vers Le Caire. En vain : elles furent vite rattrapées par le gros de la troupe. Le nouveau bateau était tout aussi bondé et, dans la cabine des dames, les passagères

étaient si serrées que certaines préférèrent s’asseoir par terre. Les hommes n’étaient pas mieux lotis à l’avant, mais comme le temps était calme et qu’il ne faisait pas froid, certains s’installèrent sur le pont supérieur, au grand air.

C’est alors, écrit Florence Nightingale à sa famille, que je vis devant moi le Nil majestueux, ses flots ténébreux juste touchés par un rayon de soleil couchant qui passait à travers les nuages à l’horizon. L’eau était encore très haute, le courant rapide. La majesté du fleuve n’est pas due à la lenteur, mais à sa couleur sombre et à l’immense uniformité de la plaine, à peine interrompue ici et là par une frange de dattiers. À six heures du soir, nous partîmes sous la lune et un ciel plein d’étoiles<sup>40</sup>.

Elle observa ensuite avec amusement l’étrange spectacle des Grecques, des Turques, des Levantines, des Italiennes et des Britanniques qui passèrent la nuit allongées sur le sol à converser en grattant leurs piqûres de puces.

Avant de se coucher, Flaubert descendit à l’entrepont et les vit. Florence ne le mentionne pas dans son journal, mais il y consacre, lui, une ligne dans un carnet : « Famille anglaise : hideuse, la maman semblait un vieux perroquet malade (à cause de son auvent vert ajouté à sa capote)<sup>41</sup>. » C’est ainsi qu’il la croqua, instantané de Selina Bracebridge figée dans le temps, l’un de ses perroquets. Florence, toujours observatrice, dut lever la tête à l’arrivée de Flaubert. Elle faisait partie de cette assemblée disparate.

Cet échange de regard fut le seul contact entre les deux voyageurs. Ou du moins le seul dont nous ayons connaissance – ils ont pu se croiser au Caire, échanger un bref signe de tête alors qu’ils traversaient le jardin de l’Ezbékieh ou se voir de loin dans le souk, mais personne n’en saura jamais rien. Notre seule certitude concerne cette brève rencontre sur

le bateau de nuit. S'ils s'étaient parlé, ils se seraient trouvé beaucoup de points communs. Ils aimaient tous les deux l'opéra, ils avaient leurs entrées dans les plus grands salons de Paris, ils avaient été présentés à Mme Récamier, éminente personnalité de la haute société parisienne morte six mois plus tôt, et ils s'intéressaient l'un et l'autre à l'ésotérisme de la religion de l'ancienne Égypte – Gustave Flaubert avait lu les gnostiques, tandis que Florence Nightingale les connaissait non seulement à travers ses lectures, mais aussi par ses discussions avec son ami le baron Bunsen. Ils avaient aussi des traits de personnalité communs : leur inflexibilité avait causé bien des désagréments à leurs familles respectives. Ils étaient aussi tous les deux persuadés d'être venus sur terre pour accomplir de grandes choses.

Florence ne dit rien de Flaubert, mais elle raconta sa rencontre avec Mme Rosetti, la femme du consul de Toscane, et avec une Grecque originaire de Lemnos récemment mariée quoique plus très jeune, couverte de diamants et de perles, qui portait une veste de velours bleu bordée de fourrure et était servie par plusieurs domestiques. Il y avait aussi une Turque vêtue d'un gilet et d'un pantalon serrés, la taille ceinte d'un large tissu – « la plus jolie femme que j'aie jamais vue » –, qui n'apprécia pas que Mr Bracebridge entre dans la cabine des femmes pour prendre de leurs nouvelles. Elle « se leva, en colère, ajusta son voile de soie noire, et, en compagnie de ses trois esclaves qui remirent toutes le leur, de couleur blanche, elle sortit dignement de la cabine telle une Junon offensée et s'en fut passer la nuit à bord du vapeur des bagages, qui nous suivait<sup>42</sup> ».

Parmi les passagers du pont supérieur, Du Camp et Flaubert virent M. Duval de Beaulieu de Blaregnies, secrétaire de l'ambassade de Belgique à Istanbul, et le médecin personnel du vice-roi d'Égypte. Flaubert mentionne aussi un ingénieur arabe qui parlait anglais et se fit très bavard à table

après quelques verres de bière. Une fois leurs lits de camp dépliés sur le pont, Du Camp s'enveloppa dans son manteau et s'endormit, alors que Flaubert n'arrivait pas à trouver le sommeil : « Je fais des mouvements, je récite des vers de Bouilhet [leur ami poète], je ne peux me résigner à me coucher, je pense à Cléopâtre. Les eaux sont jaunes, il fait très calme, il y a quelques étoiles. Vigoureusement empaqueté dans ma pelisse, je m'endors sur mon lit de campement que j'ai fait dresser sur le pont, et avec quelle joie<sup>43</sup> ! »

Au pont inférieur, les passagères étaient moins à leur aise. À deux heures du matin, Florence ne dormait toujours pas parce qu'il y avait trop de monde, que les enfants pleuraient, que les puces piquaient et qu'elle se lassait de s'entendre demander pourquoi elle n'était pas mariée, pourquoi elle n'était pas allée à l'Opéra à Alexandrie et pourquoi diable elle partait en Haute-Égypte. À un moment, elle regarda par le hublot et vit la lune se coucher et les étoiles briller d'un éclat plus vif.

La jeune fille de bonne famille qui aurait pu se consacrer à la littérature mais ne rêvait que de devenir infirmière et le fils de médecin qui voulait écrire des romans passaient leur première nuit sur le Nil, sous un ciel piqueté de diamants. Alexandrie, ville de transit, ne leur avait donné qu'un médiocre aperçu de l'Égypte. Ils avaient trouvé la ville trop européenne – trop pleine de chapeaux, comme le regrettait Flaubert –, et pourtant elle leur avait fait penser aux *Mille et Une Nuits*. Ils s'en éloignaient maintenant, et pendant qu'ils rêvaient le bateau remontait lentement les eaux jaunes du fleuve vers Le Caire, « la mère du monde », comme l'appelle Schéhérazade, prochaine étape d'un voyage qui allait bouleverser leurs deux existences.